Heurs et malheurs du concept de rôle social

Jacques Coenen-Huther

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ress/328>

DOI : 10.4000/ress.328

ISSN : 1663-4446

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 1 août 2005

Pagination : 65-82

ISBN : 2-600-01027-0

ISSN : 0048-8046

Référence électronique

Jacques Coenen-Huther, « Heurs et malheurs du concept de rôle social », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], XLIII-132 | 2005, mis en ligne le 30 octobre 2009, consulté le 30 avril 2019.
URL : <http://journals.openedition.org/ress/328> ; DOI : 10.4000/ress.328

Jacques COENEN-HUTHER

HEURS ET MALHEURS DU CONCEPT DE RÔLE SOCIAL

Le concept de « rôle social » est-il obsolète ? Correspond-il à un état révolu de la réalité sociale et à une phase dépassée de l'analyse sociologique ? On serait tenté de le penser si l'on en juge par les réticences qu'il suscite chez nombre de sociologues. Dans un ouvrage récent, François de Singly n'hésite pas à déclarer qu'« en sociologie la notion de rôle a progressivement disparu » et que « bien des sociologues ont adopté le langage de l'identité, laissant au vestiaire la notion de rôle » (2003, p. 98). Pour sauver ce concept de l'oubli, il faudrait, selon de Singly, le « redéfinir théoriquement » (*ibid.* p. 99) sans qu'on sache trop bien ce qu'il faut entendre par là¹. D'autres auteurs, bien qu'admettant l'utilité de la notion, prennent acte de son relatif abandon. Kaufmann note sur un ton gouailleur que « le rôle continue discrètement son chemin d'ancienne star déchue » et juge nécessaire de nous inviter à en « redécouvrir sa richesse » (2001, p. 193). Martucelli regrette que l'analyse du « modèle du sujet brisé », aux prises avec des exigences multiples et contradictoires, ne s'appuie plus sur le langage des rôles, en particulier sur la notion « d'incongruence des rôles » (1999, p. 562). En revanche, d'autres sociologues – et non des moindres – ne semblent en aucune façon gagnés par le doute. Cherkaoui considère le concept de rôle comme un « concept majeur pour définir l'identité sociale des individus » (1999, pp. 204-205). Pour Boudon et Bourricaud, la notion de rôle a « une importance essentielle dans l'analyse macrosociologique comme dans l'analyse microsociologique » (1982, p. 474). Parmi ceux qui mettent l'accent sur le caractère « pluriel » de l'individu moderne et déclarent y voir le fondement d'une « nouvelle sociologie », Corcuff reconnaît qu'il existe en la matière une tradition d'analyse sociologique s'appuyant sur « la notion de rôles sociaux endossés par les individus » (1995, p. 97). Martucelli, plus affirmatif encore en 2002 qu'en 1999, se déclare d'avis que « les rôles sont au cœur de la sociologie » (2002, p. 238).

Il y a donc des raisons de vouloir faire le point à ce sujet. Plusieurs questions se posent et méritent qu'on s'y attarde. Tout d'abord, le concept de rôle a-t-il vraiment disparu de la pratique sociologique actuelle ? Ensuite, la désaffection de nombreux sociologues pour ce concept est-elle le résultat d'une évolution interne à la sociologie ou doit-elle s'expliquer par une évolution sociétale qui en affecterait la pertinence analytique ? Enfin, abstraction faite des phénomènes de mode, le concept de rôle garde-t-il une fécondité analytique ? Abordons successivement ces différentes questions.

¹ Car aucun des commentaires subséquents ne semble annonciateur d'innovations autres que terminologiques (de Singly, 2003, pp. 99-101).

1. DISPARITION DU CONCEPT? UN BREF HISTORIQUE

Se pourrait-il que le concept de rôle social continue à figurer comme un concept-clé dans les traités et les manuels – également dans les cours de sociologie – alors qu’il aurait complètement disparu de la pratique de la recherche ? Les commentaires de François de Singly rendent-ils compte d’une réalité internationale ou sont-ils le reflet d’un ancrage local ? Si l’on consulte les *Sociological Abstracts* de la décennie écoulée, on n’en retire certainement pas l’impression d’un abandon du concept. Il est vrai cependant que les publications mentionnées rendent compte de travaux relevant davantage de la psychologie sociale que de la sociologie proprement dite. En outre, très rares sont les articles répertoriés qui émanent d’auteurs de langue française. Quand on examine l’histoire du concept de rôle social dans le plus long terme, les choses se précisent et l’évolution semble assez claire. Une « préhistoire » de la notion se manifeste dès la fin du XIX^e siècle dans les travaux de précurseurs : James et Baldwin aux Etats-Unis, Tarde, Bergson et Durkheim en France. Cette « préhistoire » se poursuit dans les premières décennies du XX^e siècle avec Cooley, Thomas et Znaniecki, Park et Burgess aux Etats-Unis, Janet et Blondel en France, Simmel et von Wiese en Allemagne². C’est dans les années 1930 que le terme de rôle social fait son apparition dans la littérature sociologique aux Etats-Unis (Neiman et Hughes, 1951). Il se répand en Europe après la Deuxième Guerre mondiale « comme une importation américaine » (Rocheblave-Spenlé, 1962, p. 40) et y est d’usage courant dès les années 1950. Ceci fait dire à Peter Berger – avec une pointe d’exagération – que la théorie des rôles « has been almost entirely an American intellectual development » (1963, 1966, p. 111).

Aux Etats-Unis comme en Europe, l’époque du recours le plus fréquent à la notion de rôle se situe entre les années 1930 et 1960 ; dans le courant des années 1970, on note une baisse marquée du nombre de publications qui s’y réfèrent, soit pour en faire usage soit pour la soumettre à la discussion (Mann, 1983, p. 335). Tel qu’il apparaît comme instrument d’analyse dans la première moitié du XX^e siècle, le concept de rôle se présente comme « une notion intermédiaire entre celles d’individu et de société » (Nadel, 1957, 1970, p. 49). Il émerge de deux orientations théoriques distinctes : une orientation structurelle issue des travaux anthropologiques de Linton (1936), qui fait du rôle l’aspect dynamique du statut, une orientation interactionniste inspirée des conceptions de George Herbert Mead (1934), pour laquelle le rôle est l’élément-clé de la dialectique entre le *Soi* et son environnement social³. Cette double filiation sera la source de malentendus persistants. Sous l’influence de Linton se développera une conception quasi institutionnelle du rôle. « Les rôles institutionnalisés s’adressent à des catégories entières d’individus, sur lesquels ils exercent une influence *uniformisante* » (Rocheblave-Spenlé,

² On consultera avec fruit à ce sujet la thèse d’Anne-Marie Rocheblave-Spenlé (1962) qui fait autorité en la matière.

³ Dialectique issue de la philosophie pragmatiste, réaction contre la philosophie et la psychologie classiques aux méthodes spéculatives et introspectives. Voir à ce sujet Judith Janoska-Bendl (1962, p. 463) et Hans Joas (1992, 1999, pp. 136 *et ss*).

1962, pp. 168-169; mot souligné par JCH). Pour Linton, un individu remplit un rôle « quand il met en œuvre les droits et les devoirs qui constituent le statut » (1936, 1968, p. 138). L'orientation interactionniste met au contraire en évidence une conception beaucoup plus fluide du rôle, centrée sur la vie des groupes. « Les rôles de groupe *différencient* les membres suivant les tâches à remplir et les motivations personnelles, quoique de façon relativement prévisible et régulière ». Ils se distribuent « suivant l'interaction dynamique des membres » (Rocheblave-Spenlé, 1962, p. 169; mot souligné par JCH). Dans cette acception, les catégories auxquelles sont liés les rôles ne sont pas uniquement les statuts inclus dans des systèmes sociaux formels; il peut s'agir également de catégories moins formelles comme « le spectateur d'un film dans un cinéma, le joggeur dans un parc ou le client dans un supermarché » (Zurcher, 1983, p. 11).

C'est de l'approche anthropologique que s'est inspiré Robert Merton. Dans cette perspective, on conçoit le rôle comme la résultante d'influences normatives assez généralement répandues et c'est ce qui établit le lien avec le statut, soit que le rôle définisse le comportement correspondant aux normes, soit qu'il définisse les attentes à l'égard du comportement. Merton, toutefois, s'est éloigné du point de vue anthropologique original pour l'adapter à l'étude des sociétés complexes. Chaque individu se voit alors assigner plusieurs statuts et plusieurs rôles peuvent être associés à chaque statut (Merton, 1949, 1968, p. 42). Une certaine dose d'ambivalence sociologique s'introduit également dans l'analyse dans la mesure où un conflit peut surgir entre différents rôles liés à un statut particulier (Merton, 1976, p. 10). Les travaux de Peter Berger (1963) se situent en revanche dans la mouvance interactionniste. Le rôle est alors conçu comme un élément essentiel du développement de la personnalité, soit qu'il fonctionne comme un modèle culturel, soit qu'il apporte une contribution majeure au processus de socialisation. Pour Berger et Luckmann, les rôles sont des « typifications » qui permettent d'anticiper ce qu'on peut normalement attendre d'un individu dans une situation sociale donnée (1966, pp. 43 et ss). C'est chez Goffman que la métaphore théâtrale est la plus explicite. L'acteur jouant un rôle se fonde sur des routines préétablies et « se produit » habituellement devant une même audience ou devant des audiences semblables (1959, 1969, p. 27). Il arrive aussi que la notion de rôle soit moins spécifique, le terme servant à préciser les modalités de la participation à l'un ou l'autre groupe et ne renvoyant à aucune orientation théorique bien définie (Neiman et Hughes, 1951).

Dans son recours à la notion de rôle, Parsons – plus explicitement que Merton – tente une synthèse des deux orientations, ce qui est souvent perdu de vue par ses critiques. Certes, sa conception du rôle, héritée de Linton, est étroitement liée à l'aspect positionnel du statut (Parsons, 1951, p. 25). Mais, dans la mesure où le rôle définit la manière dont l'acteur agit en relation avec d'autres, il est soumis à l'élément de « double contingence », présent dans toute situation d'interaction (*ibid.*, pp. 10-11 et 36). Parsons fait ainsi intervenir des éléments évolutifs de type interactionniste dans un cadre structurel relativement stable. Le déclin relatif de l'analyse en termes de rôles dans les années 1970 est à mettre en rapport avec le recul intellectuel et institutionnel des approches fonctionnalistes et structuro-fonctionnalistes représentées par Merton et Parsons. Qu'il semble affecter également les conceptions interactionnistes est paradoxal, à un moment où plusieurs variantes d'interactionnisme symbolique connaissent un renouveau d'intérêt. On

ne peut qu'y voir le résultat de la confusion entre les deux conceptions du rôle qui viennent d'être évoquées. L'aspect exagérément statique et uniformisateur attribué au rôle d'origine anthropologique est transféré – abusivement – au rôle de conception interactionniste.

2. UN DES DÉBATS SOCIOLOGIQUES INÉPUISÉS

Dès les années 1950, des voix se firent entendre pour regretter la confusion terminologique et conceptuelle entourant la notion de rôle. En conclusion d'un examen systématique de la littérature sociologique relative au concept de rôle, Neiman et Hughes font état d'une « hopeles mass of different definitions, usages and implications » (1951, p. 142). A cette époque, les espoirs d'unification terminologique de la sociologie étaient encore vifs et l'on ne s'était résigné ni à l'inévitable polysémie de nombreux termes utilisés par les sociologues ni à la pluralité des paradigmes en compétition. Dans ce contexte largement dominé par des conceptions positivistes peu favorables à l'idée de « surplus de signification » par rapport aux termes directement traduisibles en variables opérationnelles⁴, Neiman et Hughes firent observer que les essais de définitions opératoires du terme de « rôle » étaient rares et qu'on semblait compter le plus souvent sur un consensus tacite (*ibid.*, p. 149). Mais le désordre était plus terminologique que conceptuel. En dépit des incertitudes de langage, trois notions distinctes émergèrent très vite de la variété des définitions proposées : le comportement observable, le comportement prescrit ou attendu et enfin les attentes relatives au comportement (Nauta, 1966). Neal Gross et ses collaborateurs, dans une tentative de débroussaillage conceptuel, distinguèrent trois conceptions différentes de la notion de rôle (Gross *et al.*, 1958) : tout d'abord, le rôle comme « modèle culturel normatif » à la manière de Newcomb pour qui il s'agit « des manières de se comporter *attendues* de tout individu occupant une certaine position » (Newcomb, 1951, p. 280 ; mot souligné par JCH), deuxièmement, le rôle comme *réaction d'un acteur* aux attentes de son environnement, en référence à Parsons lorsque celui-ci traite d'un « secteur du système de relation d'un acteur à l'objet » qui est « organisé en fonction d'attentes relatives à un contexte d'interaction particulier » (Parsons et Shils, 1951, p. 53), enfin le rôle comme « *comportement* d'un acteur occupant une position sociale », ainsi que le définit Davis lorsqu'il se réfère à « la manière dont un individu se comporte dans une position donnée » (Davis, 1948, p. 90 ; mot souligné par JCH).

Ces trois conceptions ne pouvaient coïncider que dans l'hypothèse d'une conformité de l'acteur aux attentes et aux normes. Peu à peu se propagea néanmoins la définition du rôle comme comportement prescrit ou attendu et ce sont les attentes de rôle qui devinrent problématiques dans la mesure où l'on ne peut que s'interroger sur leur force normative et sur les manières d'y réagir. Pour Gerth et Mills, le concept de rôle – défini très largement – renvoie à des « unités de conduite » qui se présentent comme des « régularités » et qui sont « orientées vers

⁴ J'emprunte cette notion de « surplus de signification » (*surplus-betekenis*) au méthodologue néerlandais A. D. De Groot (1961, p. 69).

la conduite et les attentes d'autres acteurs» (1953, pp. 10-11). A peu près à la même époque, Lindesmith et Strauss cherchèrent à dépasser les questions de vocabulaire devenues obsédantes et à mettre en évidence l'importance et le caractère stratégique de la notion. Selon eux, le concept de rôle recouvre le « modèle de réaction le plus complexe dont l'organisme soit capable ». La mise en œuvre des rôles leur paraît comporter en effet une identification du *Soi*, un comportement en accord avec cette identification, le comportement d'autres personnes servant de points de repère, enfin différentes appréciations de la performance (Lindesmith et Strauss, 1956, pp. 383-385). En dépit des essais de clarification antérieurs, un certain flou terminologique continua à susciter des réactions. Michael Banton, quoique tout à fait acquis à l'analyse en termes de rôles, notait ironiquement que « Ce que Linton et Newcomb définissent comme un rôle serait, dans la terminologie de Kingsley Davis, un statut. Ce que Davis définit comme un rôle, Newcomb l'appelle comportement de rôle (*role behavior*) et Sarbin l'appelle mise en œuvre du rôle (*role enactment*) » (Banton, 1965, p. 28). Banton lui-même estimait qu'au-delà des questions de terminologie, un large accord pouvait être réalisé sur quelques points fondamentaux, à savoir que tout comportement est à mettre en rapport, tout d'abord avec une position dans une structure, ensuite avec les propres conceptions de l'individu sur ce qu'il convient de faire ou bien avec les idées des autres sur ce qu'il va faire ou ce qu'il devrait faire (*ibid.*, pp. 28-29). Cette formulation suggérait déjà que la conformité aux attentes ou aux prévisions des autres est une variable et non une donnée.

Tout au long des années 1950 et 1960, l'appareil conceptuel de la théorie des rôles ne cessa de se mettre en place et de s'affiner. Merton dépasse l'idée de statuts et de rôles multiples pour présenter la théorie du *role-set*. Celle-ci implique que chaque individu se caractérise par une pluralité de statuts – le *status-set* – mais également qu'à chacun de ces statuts est associée une série de rôles – le *role-set* – à mettre en correspondance avec les diverses attentes de rôle des personnes concernées (Merton, 1957, pp. 110-111). La notion de *role-set* implique non seulement la pluralité des statuts et des rôles mais aussi la possibilité pour l'acteur de se trouver confronté à des attentes de rôle et à des contraintes normatives différentes, voire contradictoires⁵. A ce sujet, Merton – reliant ainsi les niveaux micro- et macro-sociologiques – fait observer que « moins une société est intégrée, plus les individus seront soumis fréquemment aux tensions de rôles sociaux incompatibles » (1949, 1968, p.170).

Ultérieurement, le concept de rôle a trouvé deux terrains d'application majeurs dans la sociologie de la famille et la sociologie des organisations. Dans sa célèbre étude *Family and Social Network* qui fut une source d'inspiration pour toute une génération de sociologues de la famille, Elizabeth Bott précise qu'elle définit le terme de rôle de façon relativement restrictive – à la manière de Kingsley Davis – comme « un comportement attendu de tout individu occupant une position sociale particulière » (1957, p. 3). Elle y ajoute la notion de « relation de rôle » (*role-relationship*) définie par des « attentes de rôle réciproques » de chaque personne concernant l'autre dans une situation d'interaction (*ibid.*). Il s'agit dans ce cas des

⁵ Il est dès lors assez étrange de voir cette vérité élémentaire redécouverte après un demi-siècle et opposée à une « tradition académique » qui prétendument l'ignorerait (de Singly, 2003, p. 100).

attentes réciproques entre époux, pouvant être considérées comme typiques d'un certain milieu social. L'analyse de Bott s'appuie sur le degré de ségrégation des rôles conjugaux, lequel est alors mis en rapport avec les caractéristiques du réseau social de la famille (*ibid.* pp. 53-60). En se fondant sur ses travaux empiriques, Elizabeth Bott soumit à la discussion certaines conceptions de Parsons en matière de rôles conjugaux. Selon elle, Parsons surestimait les différences entre les rôles parentaux des époux mais sous-estimait les différences dans la ségrégation des rôles conjugaux (*ibid.* p. 81, note 1).

Kahn et Katz ont donné au concept de rôle une place centrale dans leur théorie des organisations tout en opérant un rapprochement entre la théorie des rôles et la théorie de la communication. Dans cette perspective, Robert Kahn traite des « activités qui définissent un rôle » et des attentes plus ou moins institutionnalisées qui se manifestent à cet égard. Ces attentes peuvent être contradictoires et provoquent alors un « conflit de rôle » qui se traduit par des dysfonctions organisationnelles (Kahn *et al.*, 1964, pp. 15-19). Mais une autre source de tensions peut résider dans l'écart entre les attentes de rôle qui se manifestent et les conceptions de l'acteur lui-même. Les attentes de rôle sont communiquées ou « transmises » (*sent*) à l'acteur mais pour tout acteur impliqué dans une organisation, il existe un « rôle transmis » (*sent role*) et un « rôle reçu » (*received role*) (Katz et Kahn, 1966, pp. 175-177). De même que la « transmission de rôle » (*role-sending*) ne se limite pas à une transmission d'information mais implique une volonté d'influence, l'écart entre rôle transmis et rôle reçu n'est pas uniquement le résultat de différences de perceptions mais aussi de différences de conceptions entre l'acteur concerné et les personnes exprimant leurs attentes de l'une ou l'autre façon⁶.

Dès les années 1950, le débat sur le concept de rôle se centra sur la normativité des attentes de rôle. Dahrendorf présenta l'*homo sociologicus* – l'individu conceptualisé par la sociologie – comme un individu assumant des rôles socialement préformés et tenta une présentation systématique des attentes de rôle possibles. Les *Muss-Erwartungen* sont des attentes impératives, assorties de sanctions formelles. Les *Soll-Erwartungen* sont des attentes préférentielles, sanctionnées par diverses formes de reconnaissance ou d'exclusion sociale. Enfin, les *Kann-Erwartungen* sont des attentes souples, optionnelles, ne mettant en jeu que des manifestations bénignes, inorganisées, de sympathie ou d'antipathie (Dahrendorf, 1958, 1965, pp. 28-32). Les contraintes normatives sont donc de forces et de caractères divers, ce qui laisse à l'individu une marge de manœuvre plus ou moins large selon les cas. Pour Dahrendorf, ces attentes plus ou moins contraignantes sont néanmoins omniprésentes ; c'est ce qu'il appelle *die ärgerliche Tatsache der Gesellschaft* : le fait irritant de la société (1958, 1965, p. 16). La première parution du texte de Dahrendorf sous forme d'articles dans la *Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie* (Vol. X, 1958, Nos 2 et 3) suscita en Allemagne une polémique centrée sur l'image de l'homme véhiculée par l'*homo sociologicus*. Les réserves portèrent sur l'impression de conformisme inéluctable qui en résultait. L'être humain semblait ne pouvoir que se conformer aux rôles prescrits par

⁶ Ce qui enlève une certaine pertinence aux remarques critiques de Crozier et Friedberg qui considèrent l'appareil conceptuel de la théorie des rôles comme insuffisant « pour rendre compte de stratégies d'acteurs capables de liberté » (Crozier et Friedberg, 1977, p. 85).

son environnement social. La critique la plus vive fut celle de Friedrich Tenbruck qui reprocha à Dahrendorf d'attacher trop d'importance aux sanctions de l'environnement social et trop peu aux contraintes intériorisées. Chez Dahrendorf, écrit-il, « le rôle se confond avec le *Diktat* du groupe et ce sont les sanctions qui créent la motivation de l'acteur » (1961, p. 11). Au contraire, estime Tenbruck, le rôle repose sur « un complexe d'émotions, d'engagement et d'identifications » qui comporte une part de spontanéité réactive et qui n'est pas concevable sans des « contrôles internes » (*ibid.* pp. 13-17).

Les réserves suscitées par les vues théoriques de Dahrendorf reposent en partie sur des malentendus. Certes, les contraintes normatives, selon lui, sont omniprésentes. Pourtant, il est toujours possible de se soustraire à certaines contraintes et de sortir des limites d'un rôle. Mais on suscite alors de nouvelles attentes et l'on est automatiquement amené à assumer un nouveau rôle : cette course-poursuite entre rôles et attentes de rôles, c'est cela « le fait irritant de la société » selon Dahrendorf. Franchissant sur ce point la limite entre l'analyse sociologique et la réflexion philosophique, Peter Berger fait écho au dilemme ainsi évoqué et suggère que le complexe de rôles qui nous permet de vivre en société comporte un énorme potentiel de « mauvaise foi ». Chaque individu qui prétend n'avoir « aucun choix » en faisant allusion à ce qu'un rôle exige de lui, trompe ou se trompe, estime Berger, car l'absence de choix n'existe que dans le cadre d'un rôle particulier ; le choix subsiste de sortir du rôle en question (1963, 1966, p. 165). Cette prise de position serait sociologiquement absurde si l'acteur ne disposait d'une aptitude à la « production de social » impliquant la prise de distance réflexive par rapport à la dynamique des rôles et attentes de rôle dans laquelle il est engagé⁷. C'est là le refuge de la liberté humaine, ce qui signifie également que le « fait irritant de la société » est aussi le fait de chaque individu en particulier.

3. ÉVOLUTION THÉORIQUE OU ÉVOLUTION SOCIÉTALE ?

En ces premières années du XXI^e siècle, l'accélération du changement social a considérablement transformé les sociétés au sein desquelles s'était imposé le langage de la théorie des rôles. Le sentiment s'est développé chez certains sociologues qu'un point de rupture a été atteint et qu'un certain nombre de faits nouveaux imposent de « repenser » l'appareil conceptuel de la sociologie. Dans un monde en pleine évolution, ces collègues ont l'impression que les coordonnées sociales classiques conduiraient à une statique sociale impropre à rendre compte de la multiplicité, de la fluidité et de la précarité des positions et des affiliations. Ce contexte social nouveau les invite à convoquer une figure nouvelle de l'*homo sociologicus*, à savoir un individu à l'identité multiple et évolutive, fréquemment qualifié d'« individu pluriel »⁸. La théorie sociologique actuelle reste donc

⁷ Cette aptitude est très présente dans les écrits de Peter Berger et la critique de Coulson sur ce point (1972, pp. 109-110) est particulièrement injuste, reposant vraisemblablement sur une lecture hâtive de l'*Invitation to Sociology* (Berger, 1963).

⁸ A ce sujet, voir notamment Corcuff (1995) et Lahire (1998).

confrontée à la question de la stabilité et de la cohérence de la personnalité individuelle⁹. Les positions au sein des structures sont multiples et changeantes, les dispositions ne s'érigent plus que malaisément en systèmes durables et les stratégies de socialisation, affaiblies par la relativisation incessante de toute normativité, connaissent autant d'échecs que de succès, peut-être même davantage d'échecs que de succès. Mais l'individu – qu'on le qualifie de « pluriel » ou que cette qualification reste implicite – est par excellence l'être de la modernité dont la situation trouve son origine dans le relâchement d'abord, l'effondrement ensuite, des liens communautaires d'Ancien Régime. Depuis Simmel jusqu'à l'analyse de réseaux moderne, c'est un individu parcourant un espace social fragmenté qui ne cesse d'apparaître dans les travaux sociologiques comme dans la littérature. Le modèle de l'individu au « soi multiple », qui s'est réincarné depuis une quinzaine d'années dans la littérature sociologique sous l'étiquette de « l'individu pluriel », pourrait donc n'être que l'aboutissement logique du processus d'individualisation commencé il y a quelques siècles. Il n'est pas du tout certain qu'on soit vraiment arrivé à un point de rupture. Il est très possible qu'on assiste au contraire à la poursuite d'un processus amorcé de longue date, mais avec une rapidité et une intensité qui nous déconcertent et nous poussent à surestimer *a posteriori* la stabilité des époques antérieures, y compris les premières décennies du XX^e siècle. Quoi qu'il en soit, la notion de rôle social s'est avérée très fructueuse pour rendre compte de la situation de l'individu moderne, aux prises avec des attentes normatives distinctes dans des contextes sociaux variés. Dès lors, on voit mal pourquoi la théorie des rôles ne garderait pas une fécondité potentielle pour la description et l'analyse des situations qu'affronte l'individu dit « pluriel » ou *multiselled*, comme l'écrivait déjà Merton il y a plus d'un demi-siècle (Merton, 1949, 1968, p. 170). En particulier, des notions comme « conflit de rôles », « distance au rôle », « congruence de rôles » etc, s'appliquent très utilement à ces situations. A présent comme il y a cinquante ans, c'est la combinaison classique « identité – rôles », à savoir une identité s'appuyant sur une pluralité de rôles qui permet d'affronter le plus aisément le problème de la cohérence – ou de l'incohérence – d'une personnalité au-delà de la diversité des rôles et attentes de rôles. Quel que soit le diagnostic qu'on porte sur l'évolution sociétale en cours – rupture ou évolution dans la continuité – rien ne permet de penser que le concept de rôle et les catégories conceptuelles qui en dérivent devraient être délaissées au profit d'autres instruments d'analyse. Si l'évolution sociétale actuelle devait conduire vers un espace social de plus en plus fragmenté, cela ne ferait au contraire que renforcer la pertinence de la théorie des rôles.

4. L'ATTRAIT PERSISTANT DU CONCEPT DE RÔLE SOCIAL

En dépit des multiples réserves portant principalement sur les divergences d'ordre terminologique et sur les possibilités de traduire la notion en termes

⁹ Alors que cette stabilité et cette cohérence furent considérées comme problématiques dès l'avènement de la modernité.

opérationnels, on enregistre de décennie en décennie, depuis la première moitié du XX^e siècle, une série ininterrompue de déclarations soulignant d'une façon ou d'une autre l'intérêt et l'importance du concept de rôle pour la théorie sociologique. En 1940, Florian Znaniecki, après avoir rappelé que « la relation entre l'individu et son milieu social » constituait « un objet d'intérêt majeur » pour toute étude sociologique, notait – en faisant référence à Cooley, Park, Burgess et Mead – que de nombreux sociologues utilisaient le terme « rôle social » pour traiter de cette question (Znaniecki, 1940, p. 13). Mais Znaniecki n'y voit de toute évidence qu'une option stratégique pour le chercheur. Dahrendorf, assurant la réception de la théorie des rôles en Allemagne après la Deuxième Guerre mondiale, va beaucoup plus loin. Le concept de rôle est pour lui un acquis de la théorie sociologique et « l'individu sans rôles » (*Der rollenlose Mensch*) lui paraît, pour la société comme pour la sociologie « un être inexistant » (*ein nicht existierendes Wesen*) (1958, 1965, p. 45). Tenbruck, quoique très critique de la manière dont Dahrendorf a adapté la théorie des rôles qui s'était constituée outre-Atlantique, n'en demeure pas moins acquis à l'idée de la conceptualisation de l'*homo sociologicus* en termes de rôles ; d'accord avec Dahrendorf sur ce point, il déclare qu'un être humain dépourvu de rôles est une impossibilité empirique¹⁰ (Tenbruck, 1961, p. 31). Pour Nadel, c'est la structure sociale elle-même qui peut être comprise comme un réseau de relations sociales entre des individus « assumant des rôles les uns à l'égard des autres » (1957, p. 97)¹¹. Gurvitch – une fois n'est pas coutume – se montre assez ouvert à ce qui apparaît de son temps comme une « importation américaine ». Il manifeste peu d'intérêt pour les rôles individuels – ce qui l'amène à prendre ses distances à l'égard de la théorie des rôles de Moreno (1934, 1954) – et centre son attention sur ce qu'il appelle « la trame des rôles sociaux » qui s'intègre dans ses « paliers en profondeur » (1963, p. 83). Les conduites collectives plus ou moins stables « qu'elles soient effectivement réglementées ou qu'elles soient souples et flexibles » lui paraissent fondées sur des « enchevêtrements de rôles sociaux » qui, soit « réalisent l'attendu », soit « innovent » (*ibid.*, p. 83). La critique du concept de rôle social par Sorokin (1947) lui paraît justifiée dans le cas de Linton mais beaucoup moins dans le cas de Mead (*ibid.*, p. 85).

A peu près à la même époque, Katz et Kahn – on l'a vu – organisent leur théorie des organisations autour du concept de rôle et des notions qui en dérivent (1966, p. 172). Quelques années plus tard, Heading s'engage plus nettement encore lorsqu'il déclare que « c'est parce que l'individu assume des rôles que la sociologie existe comme discipline » (Bradbury, Heading et Hollis, 1972, p. 43). Le rôle est selon lui un concept-clé pour le sociologue et il est utilisé « explicitement ou implicitement » dans l'étude des petits groupes comme dans celle des grandes organisations, par ceux qui se centrent sur le conflit social tout comme par ceux qui mettent l'accent sur le consensus (*ibid.*). Dix ans plus tard, Zurcher se déclare « impressionné » par l'autonomie et la marge de manœuvre laissées à l'in-

¹⁰ A peu près dans les mêmes termes que Dahrendorf, Tenbruck écrit : « *Soziologie und Sozialpsychologie ... haben gezeigt, daß der Rollenlose Mensch überhaupt nicht existiert und nicht existieren kann ...* » (1961, p. 31).

¹¹ Ce qui offre matière à des comparaisons internationales au niveau des sociétés globales. Voir à ce sujet les travaux de Freeman et Ruan (1997).

dividu par la notion de rôle. Les acteurs assumant des rôles lui paraissent en effet « se conformer à des rôles préétablis ou les modifier. Ils créent de nouveaux rôles et emploient toutes sortes de stratégies pour résoudre les conflits de rôles dont ils font l'expérience ». Contrairement à Crozier et Friedberg, la notion de comportement stratégique ne lui paraît pas incompatible avec la conceptualisation en termes de rôles (Zurcher, 1983, p. 9). Plus près de nous, on l'a vu, des auteurs aussi différents que Boudon, Cherkaoui, Corcuff, ou Martucelli continuent à tenir le concept de rôle pour une catégorie conceptuelle importante. Pour Boudon, il s'agit d'une notion particulièrement féconde dans l'étude de la famille et dans l'étude des organisations, Cherkaoui y voit une catégorie auxiliaire de celle d'identité qu'on tend à lui substituer de nos jours. Corcuff et Martucelli la mettent en relation avec la segmentation du social et la diversité des contraintes normatives.

5. JUGEMENTS CRITIQUES ET RÉTICENCES ACTUELLES

Si les déclarations favorables au recours au concept de rôle n'ont jamais fait défaut depuis les années 1930, on peut relever dès le début des années 1970 une série de prises de position critiques. Andreski qui fut parfois mieux inspiré, considère tout bonnement l'usage du terme de « rôle » comme une marotte verbale puérile (1972, 1975, p. 85). Un seul sociologue trouve grâce à ses yeux à ce sujet. Goffman lui paraît en effet « le seul auteur à avoir fait bon usage du concept de rôle et réussi à dire quelque chose allant au-delà de l'évident » (*ibid.* pp. 86-87). Ceci est assez surprenant car Goffman se sert du langage des rôles comme une mode de présentation et de narration davantage que comme un mode d'élucidation. Au surplus, en dépit d'un recours fréquent à l'analogie théâtrale, il ne fait qu'un usage analytique parcimonieux du concept de rôle. Coulson – à qui l'on emprunte cette dernière remarque (1972, p. 114) – associe nettement la notion de rôle à une vision conformiste de l'individu et à une vision consensuelle de la société. Il plaide dès lors pour l'abandon de ce concept, de façon à pouvoir étudier « de façon plus flexible et plus dynamique » la relation entre les attentes nourries à l'égard de certains individus socialement localisés et leur comportement (*ibid.*, p. 119). On voit mal, cependant, comment la disparition d'un élément-charnière entre attentes et comportements peut constituer une amélioration d'un point de vue analytique.

Il n'est pas exclu que les modes de pensée favorisés par la théorie du choix rationnel, qui se sont répandus à l'époque, n'aient contribué à un déclin relatif de l'analyse en termes de rôles. Initialement, la théorie du choix rationnel s'appuyait sur une conception purement instrumentale de la rationalité qui pouvait aisément détourner l'attention du jeu des rôles et attentes de rôles. Pourtant, même dans ce cas de figure, l'acteur rationnel guidé par ses préférences se trouve confronté à des attentes de rôles traduisant des contraintes normatives. Dans une version plus élaborée de la théorie, telle que la propose Coleman, les ressources contrôlées par les acteurs participent de la définition d'un système social (1990, p. 29). Dès lors, la variance de rôle et l'ambiguïté des normes définissant les rôles, tout en favorisant l'autonomie de l'acteur, sont autant de ressources dont celui-ci dispose pour maximiser ses utilités.

Dès la fin des années soixante-dix, des jugements critiques sont liés aux études de la condition féminine. Helena Lopata et Barrie Thorne estiment que la terminologie des rôles n'est pas applicable aux comportements dits « de genre », c'est-à-dire à des comportements appris, différenciés selon la ligne de clivage du sexe (1978, p. 719). Le genre, comme la race ou l'âge, écrivent ces auteurs, se situe en amont des rôles sociaux sur lesquels il exerce une influence diffuse. En outre, la notion de rôle tend à mettre l'accent sur les individus et les processus de socialisation davantage que sur les faits de structure ; dès lors, elle tend à masquer les différences de pouvoir et les inégalités (*ibid.*). Cette attitude de rejet de la notion de rôle s'est maintenue jusqu'à nos jours dans certains milieux féministes. A ce sujet, Linda Thompson note que de nombreuses féministes critiquent la notion de « rôle de sexe » (*sex role*) et l'approche du genre par la socialisation « parce qu'elles dissimulent le pouvoir, l'inégalité, la contradiction, la lutte et le changement » (1993, p. 558). Pour Barrie Thorne, le langage des rôles « garde ses racines fonctionnalistes, mettant l'accent sur le consensus, la stabilité et la continuité » (1983). Les spécialistes des questions de genre ne sont néanmoins pas unanimes à ce propos. Mira Komarowsky tient le jugement de Thorne pour dépassé par l'évolution de la théorie. « Pour un certain nombre de sociologues intéressés par les problèmes des femmes contemporaines, y compris moi-même », écrit-elle, « le concept de rôle social, loin d'être lié au consensus, à la stabilité et à la continuité, s'est révélé être un construit important pour localiser dissensions, discontinuité et changement » (1992, p. 303). Komarowsky considère le concept de rôle comme « un instrument analytique indispensable » et estime que la « perspective de genre » peut inclure sans inconvénient l'analyse des rôles sociaux (1992, p. 302). C'est également l'avis de Josette Coenen-Huther, tel qu'elle l'exprime dans son livre récent *Femmes au travail, femmes au chômage* (2004, p. 47, note 12). En fait, c'est précisément dans l'analyse de certains aspects de la condition féminine que le concept de rôle s'avère un instrument utile. Certaines particularités des parcours de vie féminins¹² peuvent très bien s'expliquer par un écartèlement entre plusieurs rôles – en particulier entre rôles familiaux et rôles professionnels – dont la plupart des hommes n'ont fait jusqu'ici l'expérience que dans une très faible mesure. Certaines attitudes considérées comme « typiquement féminines » s'expliquent par la nécessité où se trouvent la plupart des femmes de pratiquer une forme de *role balancing*, c'est-à-dire de chercher un équilibre permanent – mais toujours précaire – entre plusieurs rôles (Ritzer, 1992, p. 353). D'autres s'expliquent par l'intériorisation de certains rôles. Kaufmann, traitant de l'organisation de la vie domestique de jeunes couples, écrit que « les belles résolutions du partage des tâches ménagères ne résistent pas aux identifications de rôles » et il observe une « réactualisation des rôles traditionnels de la “femme ménagère” et de “l'homme en pantoufles” » (1992, p. 84).

Comme on l'a suggéré plus haut, la relative désaffection actuelle à l'égard du concept de rôle résulte de causes internes et externes à l'évolution de la théorie sociologique, encore que les unes et les autres soient étroitement liées. Un certain

¹² Et les conséquences qui en résultent pour leur bien-être physique et psychique. Voir à ce sujet Laura Hecht (2001) et Josette Coenen-Huther (2004) qui ont conduit des recherches auprès de femmes combinant des rôles familiaux et des rôles professionnels.

nombre de sociologues – on l’a noté – sont d’avis que l’état actuel des relations sociales se prête mal à l’analyse en termes de rôles. Les rôles institutionnalisés ou quasi institutionnalisés, liés à des statuts stables et reflétant des attentes normatives non sujettes à contestation, peuvent en effet ne plus sembler en phase avec l’évolution sociétale actuelle. En revanche, un concept impliquant un rôle moins formalisé, réagissant à des attentes beaucoup plus souples, reste un instrument d’analyse utile dans la conjoncture actuelle. Comme le note Jerold Heiss, il existe des rôles qui ne renvoient nullement à des positions formelles. Des catégorisations comme « amoureux de la nature » ou « bon travailleur » ne correspondent pas « à des positions reconnues dans des organisations » mais elles n’en entraînent pas moins des « attentes de comportement » (Heiss, 1981, 1992, p. 95). Le même malentendu suscite des commentaires quasi stéréotypés sur l’inaptitude de la théorie des rôles à prendre en compte la non-conformité aux attentes, le changement et le conflit. La conception du rôle comme le fruit d’interactions dans des contextes souvent peu formalisés échappe largement à ce genre de reproches. Banton écrit à ce propos : « Ce qui justifie l’analyse de la vie sociale en termes de rôles, c’est qu’on centre ainsi l’attention sur le marchandage social (*social bargain*) qui sous-tend la coopération » (1965, p. 2).

6. MALGRÉ TOUT : LA FÉCONDITÉ DURABLE DU CONCEPT

En dépit de la méfiance que suscite actuellement son œuvre, c’est probablement Talcott Parsons qui a fait la démonstration la plus convaincante de la fonction de lien que peut remplir le concept de rôle entre les niveaux micro-, méso- et macro-sociaux. On se réfère ici à ses *pattern-variables* ou « variables de configuration ». Les célèbres dichotomies « universaliste-particulariste », « fondé sur la performance-fondé sur une caractéristique attribuée », « spécifique-diffus », « affectivement neutre-chargé d’affectivité » (1951) peuvent en effet servir – et servent souvent – à caractériser des rôles sociaux et à analyser la dynamique des relations de rôles. L’analyse en ces termes du rôle du malade (*sick role*) dans ses relations avec le personnel médical ou paramédical en fournit une excellente illustration (*ibid.*, chap. X). Mais une fois décrits à l’aide des *pattern-variables*, ces rôles – et leur fréquence d’apparition ou leur caractère typique – peuvent servir à caractériser des ensembles organisationnels ou institutionnels, ou encore des sociétés globales tout entières. Pour s’en tenir au rôle du malade, Nadel fait observer que si le terme de « malade » connote de façon tout à fait générale une certaine mesure d’incapacité physique et de dépendance à l’égard d’autrui, lorsque ce terme renvoie à un rôle, il inclut une série de caractéristiques supplémentaires qui sont « déterminées par les normes de la société » et présentent donc un caractère conventionnel. En d’autres termes, « quand le terme de malade renvoie à un rôle, les attitudes significatives diffèrent selon les cultures » (Nadel, 1957, 1970, pp. 55-56).

Le regretté Henri Mendras a également montré comment la notion de rôle permet un dépassement du contexte étroit des relations interindividuelles. C’est en effet l’agencement des rôles – ségrégués en milieu urbain moderne, superposés en milieu rural – qui offre l’interprétation sociologique la plus solide de la diffé-

rence entre les attitudes de l'habitant des grandes villes et celles du villageois. Dans ses analyses du milieu villageois, Mendras renforce *a contrario* la validité des descriptions simmeliennes du milieu moderne de la grande ville. La société villageoise décrite par Mendras, à l'inverse de la société urbaine, est fondée sur la « confusion des rôles » car elle est « un groupe d'inter-connaissance où chacun a une perception globale, et non fonctionnelle, de la personnalité d'autrui » (1967, p. 322). Dans ces conditions, le contrôle social s'exerce de façon très directe et parfois très pesante. Comme l'écrivait Mendras, « il suffit à un observateur de voir Pierre ou Paul à tel endroit et à telle heure, pour reconstituer son emploi du temps. Si par hasard, cette présence est inhabituelle, un rapide recollement avec d'autres observateurs permet de l'expliquer » (*ibid.* p. 323). A l'inverse, comme le rappelle Rose Laub Coser, dans la perspective tracée par Simmel, c'est la ségrégation des rôles et la segmentation du social qui forment « la base structurelle de l'individualisme moderne » (Coser, 1975, p. 241).

Plus modestement, l'auteur de ces lignes, au cours des trente dernières années, a eu recours à plusieurs reprises au concept de rôle dans ses propres recherches de terrain, à la fois pour structurer ses observations et pour présenter des interprétations des phénomènes observés : les différentes études rassemblées dans son ouvrage *Observation participante et théorie sociologique* (1995)¹³ en témoignent. Donnons-en ici trois exemples. Le premier est fourni par un séjour de longue durée dans un kibboutz de Galilée¹⁴. Le kibboutz, on le sait, est à la fois une communauté de vie et une communauté de travail. Cette dualité est une source de tensions internes. Toutes peuvent être ramenées au fait que les membres du kibboutz sont engagés les uns vis-à-vis des autres dans une multiplicité de relations sociales impliquant une intrication des rôles d'autant plus prononcée que la plus grande partie de leurs activités est organisée de manière collective. Les cumuls de rôles qui sont de règle parmi eux provoquent un écartèlement constant entre des exigences normatives différentes : universalistes et particularistes. Les tensions nées de la multiplicité des rôles se manifestent de manière particulièrement nette dans le cas de la « survenance », qu'il s'agisse de survenance de l'extérieur – les nouveaux membres – ou de survenance de l'intérieur : les enfants¹⁵. La crise du mouvement des *kibboutzim*, qui était déjà manifeste il y a une trentaine d'années mais qui s'est aggravée depuis lors, est généralement considérée comme le résultat d'un affaiblissement de l'idéal communautaire sous l'influence de facteurs extérieurs. Le recours à la théorie des rôles permet toutefois de mettre en évidence l'action de facteurs internes au système et de conclure qu'il est impossible de faire coexister de manière stable et durable deux systèmes de rôles fondés sur des valeurs antagoniques. Si l'on veut structurer les relations de travail autour des rôles universalistes-spécifiques-affectivement neutres-orientés vers la performance, on ne peut permettre aux statuts familiaux de contaminer les statuts

¹³ Ouvrage auquel on renvoie le lecteur pour davantage de détails concernant les quelques exemples présentés ici.

¹⁴ Séjour motivé par l'intérêt pour un projet socio-politique de type collectiviste et non par une adhésion au projet sioniste.

¹⁵ Le concept de « survenance » est emprunté à Eugène Dupréel pour qui toute la vie peut être comprise comme un processus de survenance dans des milieux divers (1948).

professionnels. Si au contraire on entend permettre l'organisation de la vie de travail autour de rôles particularistes-diffus-chargés d'affectivité-prescrits, typiques de la sphère familiale, on est immanquablement conduit à une altération profonde du projet socio-politique initial (Coenen-Huther, 1995, chap. I).

Un deuxième exemple a trait à une observation effectuée dans un hôpital universitaire. Tel qu'il est analysé par Parsons (1951, pp. 436-437), le rôle du patient est assez clair. Exemption des responsabilités normalement associées à un rôle social, impossibilité reconnue de se rétablir par ses propres moyens, désir de guérir et recherche de l'aide compétente en sont les composantes essentielles et les attentes institutionnalisées qui le fondent orientent les attitudes du personnel. La situation du patient en salle commune gagne néanmoins à être interprétée plus finement en termes de relations de rôles. Le patient doit gérer sa condition d'individu malade mais il doit en même temps s'adapter à l'environnement social nouveau qui s'impose à lui. C'est dire qu'il a à s'insérer dans deux systèmes de rôles et d'attentes de rôles, complémentaires mais distincts. Le premier régit ses interactions avec les différentes catégories de personnel de santé. Le second structure ses relations avec ses compagnons de chambre. De son côté, le personnel est également engagé quotidiennement dans deux systèmes d'interaction différents : avec les patients d'une part, avec les autres membres d'un personnel diversifié et hiérarchisé, d'autre part. Il s'ensuit que certains rituels hospitaliers n'ont pas le patient comme objet premier, ce qui crée un écart entre les attentes de rôles de celui-ci et les rôles auxquels il est effectivement confronté (*ibid.*, chap. V).

Le troisième exemple porte sur l'observation de files d'attente à Moscou en 1991, dans les derniers mois d'existence de l'URSS. La file d'attente faisait partie intégrante du système de distribution de type soviétique. Dans ce contexte marqué par l'inefficacité et la rigidité bureaucratique, il ne s'agissait pas d'un simple système d'interdépendance, à savoir d'une situation d'interaction sans relations de rôles, comme ce peut être le cas devant un cinéma parisien¹⁶. Chaque membre de la file faisait au contraire l'objet d'attentes de rôles spécifiques. Il y avait le rôle de « la personne qui précède », autorisée à s'éloigner sans perdre son rang dans la queue, et celui de « la personne qui suit », appelée à confirmer le droit de réintégrer la file après une absence. Il y avait également des attentes de rôle plus générales, portant sur les devoirs à l'égard du collectif émergent que constituaient les membres de la file. Ne pas s'y conformer eut été décevoir des attentes de rôle communément répandues (*ibid.*, chap. VI).

Sans doute, tout ce qui précède peut être exposé sans recours au langage des rôles. Mais il n'est pas du tout certain que les analyses évoquées auraient vu le jour sans les points de repère conceptuels de la théorie des rôles. Au surplus, la narration l'aurait très certainement emporté sur l'analyse, rendant ainsi problématique tout effort de généralisation à partir de l'examen de cas singuliers.

¹⁶ Dans ce cas de figure, seuls sont définis les rôles de la caissière et du candidat spectateur. Les spectateurs potentiels qui font la queue ne sont pas engagés les uns vis-à-vis des autres dans des relations de rôles ; ils ne forment qu'un système d'interaction de fait (Coenen-Huther, 1995, p. 149).

7. POUR CONCLURE

Le concept de rôle social se situe clairement à l'aboutissement d'une tradition de pensée qui vise à dépasser l'opposition classique entre l'individuel et le social. Dans les années 1920, Cooley – une des figures marquantes du pragmatisme américain – écrivait à ce propos qu'« un individu isolé est une abstraction dont on ne peut faire l'expérience » (1922, 1964, pp. 36-37). Si le terme de rôle apparaît de plus en plus souvent dans la littérature sociologique américaine dès le début des années 1930, c'est en raison de l'intérêt que suscita le concept comme « notion intermédiaire entre celles d'individu et de société » (Nadel, 1957, 1970, pp. 49-51). On a dès lors des raisons de s'étonner que le recours au concept de rôle fasse l'objet de réticences alors que le thème de « l'individu, être social » semble à nouveau d'actualité, au moins parmi les sociologues de langue française. Au moment où de nombreux sociologues ont le sentiment que l'*homo sociologicus* est plus que jamais un individu à l'identité multiple et évolutive, appelé à se mouvoir dans un espace social morcelé, certains croient pouvoir se passer d'un concept qu'on trouve dans la boîte à outils du sociologue depuis trois quarts de siècle. Ceci ne peut que susciter des craintes au sujet de la cumulativité du savoir sociologique.

Si le concept de rôle suscite des réserves, le concept d'identité fait au contraire l'objet d'un véritable engouement. A l'heure où les crispations identitaires donnent des raisons d'inquiétude, il est certes bien compréhensible que la notion d'identité bénéficie d'une attention prioritaire. Mais les incertitudes identitaires de « l'individu pluriel » gagnent à être analysées à l'aide de l'appareil conceptuel de la théorie des rôles. Celle-ci permet de prendre en compte l'intervention des « autres significatifs » qui, dans la perspective de George Herbert Mead, influencent de manière décisive la dialectique des rôles et attentes de rôles et, par là, contribuent à la formation et à l'évolution de la personnalité. Claude Dubar, dans son livre récent *La crise des identités* (2001), passe sans difficulté du concept d'identité à celui de rôle et inversement, montrant ainsi le caractère complémentaire des deux concepts.

Les réserves de certains sociologues à l'égard du concept de rôle tiennent pour une part à des malentendus persistants. Que le langage des rôles favorise une conception consensuelle et statique du social est tout simplement faux. L'ambiguïté de rôle, les conflits de rôles, les tensions au sein d'un « *role set* », les écarts entre rôles et attentes de rôles, recouvrent des phénomènes évolutifs de dissension que la théorie des rôles est tout à fait en mesure d'appréhender. Les crises provoquées par la coexistence de systèmes de rôles aux exigences contradictoires débouchent sur le changement social et la redéfinition des rôles concernés. L'idée de rigidité associée à la notion de rôle repose sur l'ignorance de l'existence de rôles issus de la dynamique des interactions au sein des groupes.

Parfois, le rejet pur et simple de la notion de rôle social est la conséquence du désaccord avec un diagnostic sociologique formulé à l'aide du langage des rôles. L'attitude à l'égard de la sociologie parsonnienne en fournit un exemple. Dans les années 1950, Talcott Parsons proposa une distinction entre rôles instrumentaux – masculins – et rôles expressifs – féminins –, y joignant un diagnostic relatif à la différenciation des rôles parentaux au sein de la famille nucléaire (1951, pp. 221-225). Très vite, les sociologues de la famille montrèrent que ce jugement,

probablement valable pour les classes moyennes américaines blanches du milieu du XX^e siècle, ne pouvait en aucune façon être généralisé. Certaines féministes à la formation sociologique sommaire en conclurent qu'il convenait de rejeter le concept de rôle comme instrument d'analyse. Songerait-on à rejeter l'usage du pinceau, de la palette et des tubes de couleur parce qu'on n'apprécie pas la peinture abstraite ?

Enfin, la désaffection relative à l'égard du concept de rôle est sans doute également due à l'air du temps. L'individualisme contemporain s'accorde mieux avec la notion d'identité qui véhicule aisément une quête d'authenticité personnelle qu'avec la notion de rôle social qui renvoie à des attentes normatives plus ou moins flexibles. C'est peut-être ce qui est le plus inquiétant pour l'avenir de la théorie sociologique. Car les pressions sociales, diffuses ou formelles, sont bel et bien omniprésentes et la thèse de Dahrendorf est sur ce point très forte ; la contestation si commune de la légitimité des contraintes institutionnelles ne fait que donner plus d'importance aux contraintes informelles et aux sanctions diffuses qu'elles entraînent. Le « fait irritant de la société » – répétons-le – c'est nous tous et chacun d'entre nous dans ses rapports avec ses semblables. Ne pas s'en apercevoir, c'est faire preuve d'aveuglement sociologique.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Andreski, Stanislav, *Social Sciences as Sorcery*, Londres, Deutsch, 1972. Tr. fr. : *Les sciences sociales, sorcellerie des temps modernes*, Paris, PUF, 1975.
- Banton, Michael, *Roles : An Introduction to the Study of the Social Relations*, Londres, Tavistock Publications, 1965.
- Berger, Peter L. *Invitation to Sociology. A Humanistic Perspective*, Garden City, NY, Doubleday, 1963 ; réédition : Harmondsworth, Penguin, 1966.
- Berger, Peter L. et Luckmann, Thomas, *The Social Construction of Reality*, Harmondsworth, Penguin Books, 1966.
- Bott, Elizabeth, *Family and Social Network. Roles, Norms, and External Relationships in Ordinary Urban Families*, Londres, Tavistock Publications, 1957 ; Social Science Paperback, 1968.
- Boudon, Raymond et Bourricaud, François, *Dictionnaire critique de la sociologie*, Paris, PUF, 1982.
- Bradbury, M., Heading, B. et Hollis, M., « The Man and the Mask : A Discussion of Role Theory », in : J. A. Jackson, Ed., *Role*, Cambridge, Cambridge University Press, 1972, pp. 41-64.
- Cherkaoui, Mohamed, rubrique « Rôle », in : Raymond Boudon et al., *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Larousse, 1999, pp. 204-205.
- Coenen-Huther, Jacques, *Observation participante et théorie sociologique*, Paris, L'Harmattan, 1995.
- Coenen-Huther, Josette, *Femmes au travail, femmes au chômage*, Paris, L'Harmattan, 2004.
- Coleman, James, *Foundations of Social Theory*, Cambridge, Harvard University Press, 1990.
- Cooley, Charles Horton, *Human Nature and the Social Order*, New York, Charles Scribner's Sons, 1922. Réédition, New York, Schocken Books, 1964.
- Corcuff, Philippe, *Les nouvelles sociologies*, Paris, Nathan, Coll. « 128 », 1995.
- Coser, Rose L. « The Complexity of Roles as a Seedbed of Individual Autonomy », in : Coser, Lewis A., Ed., *The Idea of Social Structure. Papers in honor of Robert K. Merton*, New York, Harcourt Brace, 1975, pp. 237-263.
- Coulson, M. A., « Role : A Redundant Concept in Sociology? », in : J. A. Jackson, Ed., *Role*, Cambridge, Cambridge University Press, 1972, pp. 107-128.

- Crozier, Michel et Friedberg, Erhard, *L'acteur et le système*, Paris, Le Seuil, 1977.
- Dahrendorf, Ralf, *Homo Sociologicus. Ein Versuch zur Geschichte, Bedeutung und Kritik der Kategorie der sozialen Rolle*, 1958, Cologne et Opladen, Westdeutscher Verlag, 5^e édition, 1965.
- Davis, Kingsley, *Human Society*, New York, MacMillan, 1948.
- De Groot, A. D., *Methodologie. Grondslagen van onderzoek en denken in de gedragswetenschappen* [Méthodologie. Fondements de la recherche et du raisonnement dans les sciences du comportement], La Haye, Mouton, 1961.
- Dubar, Claude, *La crise des identités*, Paris, PUF, Coll. « Le lien social », 2001.
- Dupréel, Eugène, *Sociologie générale*, Paris, PUF, 1948.
- Freeman, Linton C. et Ruan, Danching, « An International Comparative Study of Interpersonal Behavior and Role Relationships », *L'Année sociologique*, 1997, 47 (1), pp. 89-115.
- Gerth, Hans H. et Mills, C. Wright, *Character and Social Structure*, New York, Harcourt, Brace and World, 1953.
- Goffman, Erving, *The Presentation of Self in Everyday Life*, Garden City, N.Y., Doubleday Anchor, 1959; Harmondsworth, Penguin, 1969.
- Gross, Neal, Mason, Ward S. et McEachern, Alexander W., *Explorations in Role Analysis: Studies of the School Superintendency Role*, New York, John Wiley and Sons, 1958.
- Gurvitch, Georges, *La vocation actuelle de la sociologie*, Tome I: *Vers la sociologie différentielle*, Paris, PUF, 3^e édition revue, 1963.
- Hecht, Laura M., « Role Conflict and Role Overload: Different Concepts, Different Consequences », *Sociological Inquiry*, 2001, 71 (1), Winter, pp. 111-121.
- Heiss, Jerold, « Social Roles », in : Rosenberg, Morris et Turner, Ralph H., *Social Psychology: Sociological Perspectives*, New York, Basic Books, 1981; 2^e édition, New Brunswick, NJ, Transaction Publishers, 1992, pp. 94-129.
- Janoska-Bendl, J., « Probleme der Freiheit in der Rollenanalyse », *Kölner Zeitschrift für Soziologie*, Vol. 14, No 3, 1962, pp. 459-475.
- Joas, Hans, *Kreativität des Handelns*, Frankfurt a/Main, Suhrkamp, 1992. Tr. fr.: *Créativité de l'agir*, Paris, Editions du Cerf, 1999.
- Kahn, Robert L. et al., *Organizational Stress: Studies in Role Conflict and Ambiguity*, New York, John Wiley and Sons, 1964.
- Katz, Daniel et Kahn, Robert L., *The Social Psychology of Organizations*, New York, John Wiley and Sons, 1966.
- Kaufmann, Jean-Claude, *La trame conjugale*, Paris, Nathan, 1992.
- Kaufmann, Jean-Claude, *Ego. Pour une sociologie de l'individu*, Paris, Nathan, 2001.
- Komarovsky, Mirra, « The Concept of Social Role Revisited », *Gender and Society*, Vol. 6, No 2, 1992, pp. 301-313.
- Lahire, Bernard, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*. Paris, Nathan, 1998.
- Lindesmith, A. R. et Strauss, A.L., *Social Psychology*, édition revue, New York, The Dryden Press, 1956.
- Linton, Ralph, *The Study of Man: an Introduction*, New York, Appleton Century, 1936. Tr. fr., *De l'homme*, Paris, Minuit, 1968.
- Lopata, Helena Z. et Thorne, Barrie, « On the Term « Sex Roles » », *Signs*, 3, 1978, pp. 718-721.
- Mann, *The MacMillan Student Encyclopedia of Sociology*, Londres, MacMillan Press, 1983.
- Martucelli, Danilo, *Sociologies de la modernité*, Paris, Gallimard, Folio/Essais, 1999.
- Martucelli, Danilo, *Grammaires de l'individu*, Paris, Gallimard, Folio/Essais, 2002.
- Mead, George Herbert, *Mind, Self and Society*, Chicago, University of Chicago Press, 1934.
- Mendras, Henri, « Sociologie du milieu rural », in: George Gurvitch, Ed., *Traité de sociologie*, Tome I, Paris, PUF, 1967, pp. 315-331.
- Merton, Robert K., « The Role-Set: Problems in Sociological Theory », *The British Journal of Sociology*, Vol. 8, June 1957, pp. 106-120.

- Merton, Robert K., *Social Theory and Social Structure*, 1949, édition augmentée, New York, The Free Press, 1968.
- Merton, Robert K., *Sociological Ambivalence and Other Essays*, Glencoe, The Free Press, 1976.
- Moreno, J. L., *Who Shall Survive? Foundations of Sociometry*, New York, Beacon House, 1934. Tr. fr. : Fondements de la sociométrie, Paris, PUF, 1954.
- Nadel, S. F., *The Theory of Social Structure*, Londres, Cohen and West, 1957. Tr. fr., *La théorie de la structure sociale*, Paris, Minuit, 1970.
- Nauta, A.P.N., « Enkele opmerkingen bij het sociologisch rolbegrip » [Quelques remarques à propos du concept sociologique de rôle], in *Sociale Wetenschappen*, Vol. 9 (2), 1966.
- Neimann, L. J. et Hughes, J. W., « The Problem of the Concept of Role – A Re-Survey of the Literature », *Social Forces*, Vol. 30, No 2, décembre, 1951, p. 141-149.
- Newcomb, Th., *Social Psychology*, New York, The Dryden Press, 1951.
- Parsons, Talcott, *The Social System*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1951.
- Parsons, Talcott et Shils, E. A., *Toward a General Theory of Action*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1951.
- Ritzer, George, *Contemporary Sociological Theory*, McGraw-Hill, New York, 1992.
- Rocheblave-Spenlé, Anne-Marie, *La notion de rôle en psychologie sociale*, Paris, PUF, 1962.
- Singly, François de, *Les uns avec les autres. Quand l'individualisme crée du lien*, Paris, Armand Colin, 2003.
- Sorokin, Pitirim, *Society, Culture and Personality*, New York, Harper, 1947.
- Tenbruck, F. H., « Zur deutschen Rezeption der Rollentheorie », *Kölner Zeitschrift für Soziologie*, Vol. 13, No 1, 1961, pp. 1-40.
- Thompson, Linda, « Conceptualizing Gender in Marriage: The Case of Marital Care », *Journal of Marriage and the Family*, Vol. 55, 1993, pp. 557-569.
- Thorne, Barrie et al., *Language, Gender and Society*, Rowley MA, Newbury House, 1983.
- Znaniecki, Florian, *The Social Role of the Man of Knowledge*, New York, Columbia University Press, 1940; nouvelle édition : New York, Octagon Books, 1965.
- Zurcher, Louis A., *Social Roles. Conformity, Conflict and Creativity*, Londres, Sage Publications, 1983.